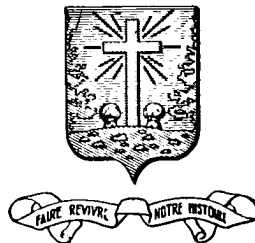


Régionale Samuel-de-Champlain, Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie
Salle Whitton, 111, rue Sussex
Ottawa (Ontario) K1N 5A1
(613) 244-5300 Poste 3333

DOCUMENTS HISTORIQUES
No 73

ASPECTS DU NOUVEL - ONTARIO AU XIX^e SIÈCLE

I



Société historique du Nouvel-Ontario
Université de Sudbury
Sudbury
1981

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----------|
| Avant-propos | |
| Les Indiens du nord-est ontarien au XIX^e siècle | 1 |
| par Diane Delorme | |
| Les postes de traite et les routes de canot (1760-1821) | 11 |
| par Joanne Rheault | |
| Les missions catholiques du nord-est ontarien au XIX^e siècle | 23 |
| par Daniel Cayen | |
| Les églises protestantes au Nouvel-Ontario avant 1900 | 41 |
| par Maurice Cabana-Proulx | |

AVANT-PROPOS

Les numéros 73 et 74 de la collection des Documents historiques réunissent des travaux réalisés par de jeunes chercheurs de la région; ils ont collectivement voulu étudier des sujets reliés à un même thème, le nord-est ontarien au XIX^e siècle. La Société historique du Nouvel-Ontario présente ainsi les résultats de ces recherches. On trouvera d'abord, par Diane Delorme, un article sur les Indiens de la région, suivi par une liste des forts et des postes de traite préparée par Joanne Rheault. Les missionnaires ont été, avec les commerçants, les premiers Blancs à fréquenter ces régions. Daniel Cayen s'est intéressé aux missions catholiques tandis que Maurice Cabana-Proulx s'est penché sur l'histoire des missions anglicanes et protestantes. Quant au développement économique, il est abordé principalement par les deux biais du transport ferroviaire et de l'industrie forestière. Ainsi, Denis Vigeant a examiné l'histoire des chemins de fer dans le nord-est au XIX^e siècle alors que Denis Laforge a étudié l'évolution de l'industrie forestière. Enfin, Chantal Gillet présente un bilan statistique de la région à la fin du XIX^e siècle. Ajoutons finalement que Pierre Dubois a tracé les cartes qui accompagnent les articles.

LES INDIENS DU NORD-EST ONTARIEN AU XIX^e SIÈCLE

par Diane DELORME

La preuve de présence humaine dans le nord-est ontarien date d'environ 10,000 ans. Par contre, les retombées de ces cultures sont rares. Les textes démontrent que l'évolution de ces tribus fut lente jusqu'à l'arrivée des Blancs. Certaines descriptions des Iroquois et des Algonquiens, les deux grandes cultures, même si elles datent parfois du XVII^e siècle, peuvent encore s'appliquer au XIX^e siècle. Notre région ne contient des traces que de la culture algonquienne, celle-ci comprenant les nations Ojibwée, Algonquine et Crise. Chacune de ces nations se subdivise en un certain nombre de tribus, mais la nation dominante est celle de l'Ojibwé.

Les tribus et leur habitat

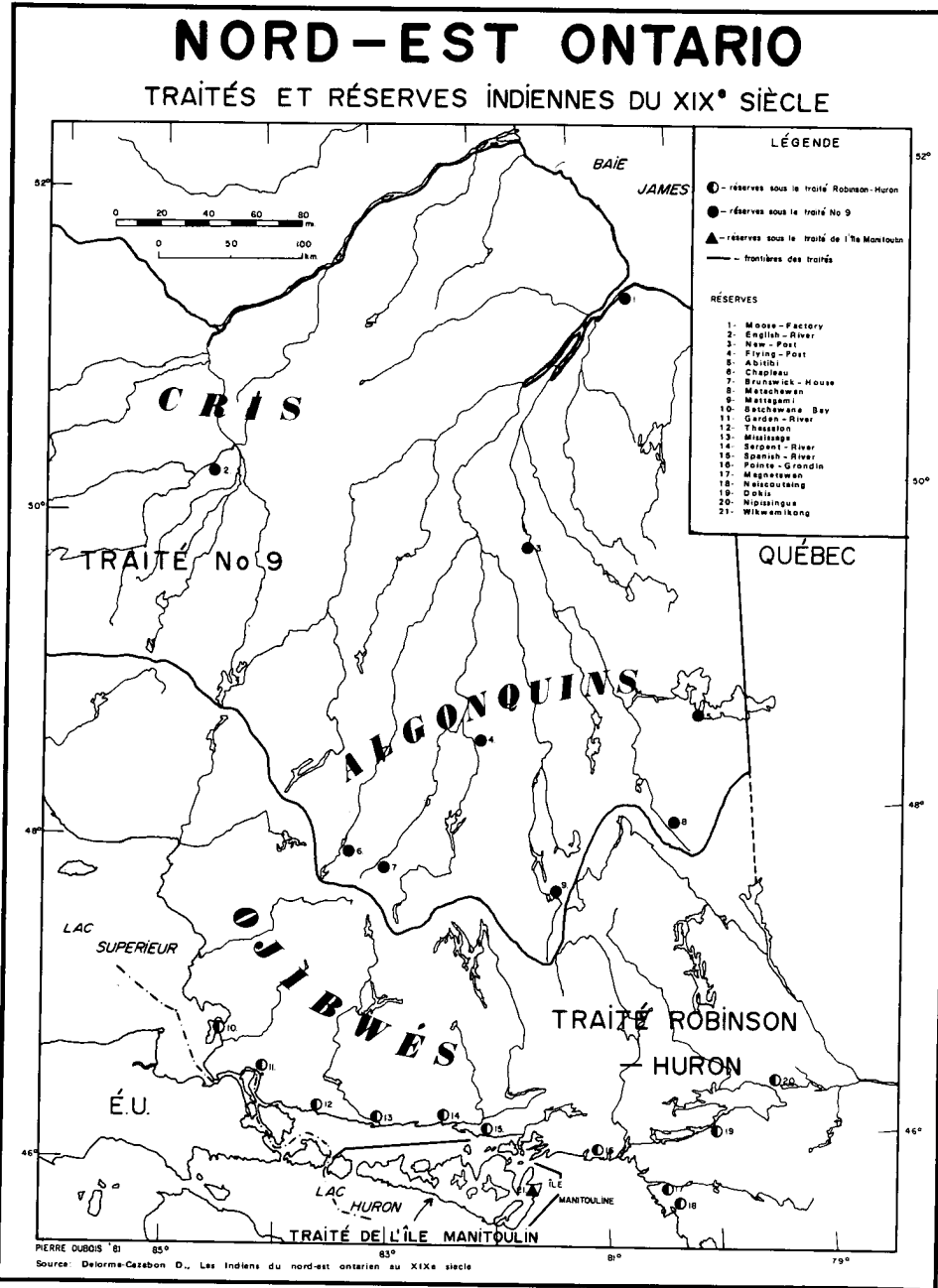
Le nord-est ontarien n'est pas un lieu propice à l'agriculture primitive, ce qui explique que les habitants étaient tous nomades, sauf pour les Outaouais qui étaient semi-nomades. Leur vie en est une de chasse et de pêche, axée sur les saisons et les coutumes millénaires. Le terrain du Bouclier canadien étant extrêmement rude, la voie d'eau s'impose comme moyen de déplacement et d'accès, ce qui place les lieux d'habitation aux abords des grands cours d'eau. Durant l'hiver, par contre, un déplacement vers l'intérieur s'effectue afin de se protéger des éléments, tout en poursuivant le gibier.¹

La nation la plus forte et la plus répandue au Canada est l'Ojibwée, qui tire son nom des fronces sur ses mocassins.² La nation se subdivise en quatre grandes tribus: les Saulteux de la région du Sault-Ste-Marie, les Mississagués de l'île Manitouline, les Outaouais de la région de la baie Georgienne et les Potawatomis à l'ouest du lac Huron.³

De nature commercante, cette nation contrôlait le trafic du nord des Grands-Lacs, bien avant l'arrivée des Blancs. Elle exige un droit de péage sur son territoire et échange beaucoup avec les Hurons pour obtenir des produits agricoles.⁴ Les Outaouais sont la tribu la plus douée dans ce commerce: on les appelle aussi Cheveux-Relevés. Cette tribu est d'ailleurs la seule de la région à être semi-sédentaire, encore que ce ne soit pas de façon rigoureuse à cause de conflits avec ses voisins iroquois. Les moeurs, coutumes et religion de la nation ojibwée sont essentiellement les mêmes que ceux des autres grandes nations, les Cris et les Algonquins.

La nation ojibwée se divise en tribus, celles-ci subdivisées en bandes, chacune ayant son territoire de chasse. Ces bandes sont politiquement indépendantes les unes des autres chacune avec ses clans du totem, transmis du côté paternel sauf chez certains Saulteux où la transmission est matrilineaire. Le clan n'a pas d'utilité politique mais rend une certaine unité à la nation et trouve son importance lors des mariages.

La nation algonquine se compose également d'un regroupement de tribus mais cette nation est beaucoup moins nombreuse que la précédente, dispersée sur un immense territoire. Champlain nomma cette nation mais on ne connaît pas la signification du mot.⁵ Par contre on sait que les Iroquois les nomment hatirontaks, ce qui signifie mangeurs d'écorce, à cause de leur habitude de manger l'intérieur de l'écorce en temps de famine.⁶



Dans la région du Grand Nord, nous retrouvons les Cris, contraction de kristineaux, nom français, de sens inconnu. Ceux du nord-est ontarien sont les Cris des marais, nommés ainsi à cause de leur habitat marécageux. Des épidémies de variole, contractées des Blancs en 1784 et 1838 ont beaucoup réduit cette nation autrefois très puissante.⁷ Ce sont eux qui ont guidé les missionnaires jusqu'à la baie James en 1661 et qui ont rencontré Radisson et Des Groseilliers au même lieu en 1663. On dit cette nation de nature paisible, vivant de chasse, jusqu'à l'arrivée des Blancs.

Mode de vie

Chez les trois nations, la société se base sur l'effort collectif. Chaque famille fonctionne de façon indépendante mais l'entraide est de rigueur. La division du travail se fait selon le sexe, d'après des rôles traditionnels.

Chaque saison comporte des tâches prédominantes. Le printemps, l'Ojibwé fait la cueillette du sirop d'érable et toutes les tribus se préparent à rejoindre d'autres groupes au campement d'été. Ce campement se trouve généralement près d'un grand cours d'eau, soit la rivière des Français, le lac Nipissingue, ou la baie Georgienne.⁸

L'été offre la chance de sécher le surplus de la pêche et des baies sauvages en vue des mois moins favorables à venir. L'automne, on cueille des légumes et le riz sauvage tout en se préparant à rejoindre le territoire de chasse assigné par le chef. L'hiver, on survit grâce à la chasse et au piégeage, activités plus ou moins fructueuses selon les années.⁹

Organisation politique et sociale

L'organisation politique des nomades n'est pas aussi structurée que celle des sédentaires. Le chef politique n'a pas un grand pouvoir, mais plusieurs chefs de bandes. Le chef de bande convoque le regroupement d'été, assigne les territoires de chasse aux familles respectives et décide des expéditions à entreprendre. Ce chef est plutôt une personne ressource, choisie pour son âge ou son habileté. Le pouvoir réel réside dans le conseil de tribu, formé de tous les membres adultes de la communauté.¹⁰ Aucun poste n'est transmis héréditairement.

Le noyau familial se trouve renforcé par l'existence nomade. Chez les Ojibwés et les Algonquins, le mariage est généralement de libre choix, ce qui n'est pas le cas chez les Cris. La monogamie prévaut sauf en cas de déséquilibre dans la communauté où on permet la bigamie et la polygamie.

La liberté sexuelle prévaut avant le mariage, mais il y a une certaine fidélité après, même si on pratique parfois le partage de l'épouse. Le divorce est facile et les enfants demeurent avec la mère. Par contre, le père est chef de famille et les droits patriarcaux sont transmis au fils aîné. L'éducation est l'affaire de toute la communauté. Le père prend les enfants mâles en charge après l'âge de sept ans. La punition corporelle est quasi inexistante chez ces tribus.¹¹

Les vieux sont respectés et consultés souvent. Par contre, ces nomades ne peuvent se permettre d'être retardés par un malade et les vieillards sont abandonnés, s'ils sont incapables de suivre le groupe.

La torture fait partie du mode de vie des guerriers, qui s'habituent au contrôle de la souffrance physique, cette pratique leur offrant la possibilité de se revaloriser aux yeux de l'ennemi qui le capture.

Loisirs

Quoique la vie nomade laisse peu de temps libre, les Indiens ont beaucoup de jeux et d'activités sportives, destinées à préparer à la vie adulte.

La danse, le chant et les histoires transmettent et maintiennent leur culture. Les fêtes saisonnières comme la cueillette du sirop d'érable ou la montée du saumon offrent des occasions de socialiser.¹² Des artistes ont laissé des traces de leur culture dans des peintures sur les roches. Ces peintures symboliques représentent l'aspect magique de la vie. Trois de ces peintures se trouvent sur la rivière des Français dont deux près du lac Nipissingue et l'autre près de la chute des Récollets.¹³

Logement

La vie nomade exige une habitation légère se transportant facilement. Le wigwam remplit cette exigence. De forme conique ou arrondie, cette résidence est essentiellement la même chez toutes les tribus. Les recouvrements varient selon l'accessibilité de la matière première. Le bouleau, matière d'excellence des Algonquins et de l'Ojibwé, sera remplacé par la peau de caribou chez les Cris.

Les hommes préparent la matière pour la structure mais les femmes érigent la tente, le tout étant facilement montable dans une journée.¹⁴ Si le recouvrement se fait de bouleau, les lanières de vingt pieds de long par trois de large sont reliées par du watap, des racines d'épinette.¹⁵ Les peaux sont cousues avec de la babiche.

L'hiver, cette même tente sera érigée sur un fond creusé, solidifiée avec plus de perches et le recouvrement doublé. Le sol jonché de sapinage et de fourrure sert de lit. Au centre de l'habitation se trouve le foyer formé d'un cercle de roches ou de terre.¹⁶ La circulation d'air étant mauvaise, il s'ensuit que l'élimination de la fumée se fait mal, même si on a laissé une ouverture au toit.

Une telle habitation peut loger huit personnes, ce qui peut parfois représenter deux familles. Chez les Cris on retrouve des structures auxiliaires comme la tente sudatoire, des caches de nourriture et la tente tremblante, cette dernière étant commune à toute la nation algonquienne.

Ce n'est qu'avec l'aliénation des terres et la sédentarisation de ces indiens que nous verrons dans l'habitation un changement résultant des directives et même du contrôle des Blancs.

Armes, outils et ustensiles

La pierre, l'os et le bois, seules matières accessibles, servent à la fabrication d'armes, d'outils et d'ustensiles. De fabrication artisanale, tous ces objets requièrent beaucoup de temps et de patience pour les confectionner.¹⁷ Les armes se limitent surtout à l'arc, les flèches, le harpon et le couteau, tous servant autant à la guerre qu'à la chasse. Les outils se limitent à quelques objets d'os ou de pierre, le plus fin servant d'aiguille, le plus gros de marteau.

Les ustensiles, surtout de bouleau ou de bois sont très sommaires. Nous ne retrouvons aucune trace de poterie dans le nord-est de l'Ontario, ceci étant plutôt une activité du ressort des sédentaires. Il est donc facile de comprendre la révolution qu'a causé l'introduction du fer, sous forme de casserole ou de fusil. Mais cette révolution garde les Indiens esclaves d'une production qui ne leur est pas accessible.

Nourriture

La recherche de la nourriture demeure primordiale dans les cultures nomades et suppose presque toujours des déplacements. La plus grande part de la nourriture provient de la chasse et de la pêche. Ces nomades échangent des produits de chasse contre des produits agricoles avec les tribus sédentaires du sud.

La base du régime alimentaire est la viande, celle de l'orignal ou du chevreuil de préférence, suivi par celle du castor et de l'ours. Le poisson s'ajoute à ce régime mais prédomine chez les Indiens de Sault-Ste-Marie, qui arrivent à pêcher le poisson blanc toute l'année.¹⁸ Lorsqu'un animal est attrapé, tout sert, de la peau aux viscères. On garde le gras, auquel on attribue le pouvoir de rendre la force.

Les viscères se mangent régulièrement, certaines étant réservées à l'usage exclusif des hommes.¹⁹ Ce régime de viande est agrémenté par quelques légumes sauvages: le riz, les topinambours, la rhubarbe, les oignons, les bourgeons de roses et de nombreuses racines. Les seules sucreries sont le sirop d'érable et les baies sauvages.

Presque tous les aliments sont cuits, généralement en bouillie mais parfois rôtis. L'hiver les gens ont recours au pemmican, un mélange de viande et de baies sauvages séchées et broyées. Ce mélange devint l'aliment de base des trappeurs. En temps de disette, les Indiens mangent parfois du loup ou même de l'écorce. Dans la région des Cris, défavorisée au point de vue du gibier, on fait mention de cannibalisme mais cette pratique n'était pas généralisée et même fortement déconseillée.²⁰

Vêtements et ornements personnels

Les vêtements des trois nations indigènes sont assez semblables, différant selon les saisons ou le sexe. Tous sont confectionnés de matière disponible, les peaux d'animaux préparées selon les méthodes traditionnelles.²¹ Cette matière sert à se vêtir des pieds à la tête, le tout étant cousu avec du fil de la même provenance.

La garde-robe de chacun se limite à peu de vêtements. L'été l'homme porte seulement un cache-sexe, la femme porte sa robe à mi-jambe en toute saison. L'hiver, les deux ajoutent des jambières, manteau, chapeau, mitaines et mocassins, le tout de fourrure. Les Cris confectionnent leurs mocassins avec la peau de phoque à cause de son imperméabilité, et isolent la chaussure avec de la mousse ou des cheveux.

L'Ojibwé qui en a les moyens possède aussi un couvre-chef de cérémonie, fait de plumes teintes et parfois brodé avec du poil d'orignal ou des aiguilles de porc-épic.²² Ces mêmes broderies se font aussi sur les vêtements, comme l'a noté Champlain.²³ En guise de décor, nous trouvons aussi les franges qui servent à l'écoulement de l'eau de pluie du vêtement et qui font un jeu d'air empêchant la formation de glace l'hiver. On estime la durée du vêtement à environ un an, celui-ci n'étant jamais lavé.

De même on manifeste de la coquetterie personnelle. Les deux sexes portent les cheveux longs, parfois tressés. Les femmes y appliquent des peignes et des fleurs mais jamais de plumes. Les deux portent bracelets et colliers. On pratique la peinture corporelle sur la figure et les mains, obtenant les teintures nécessaire du sol ou des plantes. Ces coutumes restent les mêmes jusqu'à ce que l'Indien puisse échanger de la fourrure contre du tissu et des décorations à l'européenne.

Le commerce

Les Indiens du nord-est pratiquaient le commerce bien avant l'arrivée des Blancs. L'été est saison de rencontre et de troc, cette communauté primitive ne possédant pas de monnaie, sauf pour les wampums, petits coquillages prisés surtout des Iroquois du sud. Les Algonquins et Ojibwés se trouvent favorisés dans le commerce de l'écorce de bouleau. Le bouleau, de première nécessité pour diverses tribus, était abondant et de bonne qualité dans la région. Le gibier s'offre aussi comme produit d'échange avec les agriculteurs du sud. Les Indiens du nord-est de l'Ontario sont détenteurs d'autres produits très recherchés: les herbes médicinales. La réputation des Algonquins comme grands guérisseurs accroît la valeur des herbes. Enfin, la fourrure sert de produit d'échange avec les Indiens agriculteurs.

Cette économie basée sur les besoins des uns comme des autres ne sera débalancée qu'après l'arrivée des Blancs. Dès le début des années 1600, les Indiens commencent le commerce de la traite des fourrures de façon intensive. Le fait qu'ils soient habitués à un système de troc facilite cette évolution. Au début, ce commerce se fait par l'intermédiaire des Hurons mais bientôt les coureurs de bois prennent contact direct avec les Indiens de la région.²⁴ Les Algonquins deviennent intermédiaires à leur tour pour les tribus plus à l'ouest. Peut-être parce qu'ils avaient toujours été d'excellents commerçants, les Algonquins arrivaient à maintenir une place dans la traite même après avoir été repoussés par les Iroquois après 1648. Vers la fin du XIX^e siècle, ce sont les Blancs eux-mêmes qui s'imposent dans la traite et, contre eux, les indigènes y sont pour peu.

Voyages et transport

Nomades, ces tribus ont développé d'excellents moyens de transport. Les Algonquiens sont reconnus pour leurs canots et leurs raquettes, ces produits servant souvent de produit d'échange. Les canots de pêche et de chasse varient quelque peu de forme. L'été tous les voyages se font en canot et la famille entière participe aux tâches du portage. L'hiver, les déplacements se font à pied avec l'aide de raquettes et du toboggan, ce qui permet le déplacement de charges plus lourdes que l'on ne peut porter sur le dos. La raquette varie selon le sexe de la personne à qui elle est destinée, la taille de la personne et l'usage que l'on en fera. Celle de printemps se compose d'une plaque de bois permettant un déplacement plus facile dans la neige fondante.

Guerres

La liaison et la dépendance sur la nature causent des conflits inévitables entre les tribus. Les tribus algonquiennes sont essentiellement paisibles mais elles voyagent parfois quelques semaines pour régler des comptes. Les guerres intertribales sont parfois liées à un déséquilibre démographique. La prise de prisonniers permet de rétablir l'équilibre. La plus grande cause de guerre demeure une question de territoire, la viabilité de cette région entrant en cause comme valeur commerciale. Une région ne peut supporter deux groupes en même temps, et une fois épuisée on doit pousser plus loin. Cette pression s'exerce par tous les nations. La venue des Blancs et la recherche d'un commerce lucratif ne fait qu'aggraver des conflits déjà présents. Les Iroquois ont poussé les autres tribus vers le nord pour avoir le territoire de chasse. Les Algonquiens ne reprendront leurs régions que lorsque les Iroquois partent afin d'appuyer les Anglais dans la Guerre de Sept Ans en 1756.

Religion

La religion des Algonquiens, essentiellement déiste, s'applique aux trois nations. Selon la tradition, il y a un créateur suprême, le "kije-manitou". Son fils, "nanabojo" se serait accouplé avec la Grande Ourse, créant un demi-dieu, le "Anish-nah-be", ancêtre des Algonquiens.²⁵ Tout est animé par un esprit, ce qui facilite le contact avec ces dieux. Le rêve, très important dans cette culture, permet d'obtenir un esprit comme gardien, à qui on voue une révérence particulière. Cette vision se fait à l'adolescence. Tout rêveur, mâle ou femelle, est un chaman, mais avec des pouvoirs variables. Ces pouvoirs spéciaux non physiques, sont acquis par le rêve. Le sacrifice occasionnel de chiens blancs par les chamans explique la présence de fosses de chiens dans la région du lac Nipissingue.²⁶

Les Ojibwés sont les seuls à avoir le "Midewiwin", la "Grand Medicine Society", société secrète à laquelle appartiennent les chamans. Cette société hautement hiérarchisée, à quatre niveaux, exige une longue préparation en plus d'un honoraire très élevé pour progresser d'un niveau à l'autre.²⁷ Peu arrivent à atteindre le quatrième degré, ce qui octroie un grand pouvoir au guérisseur de ce niveau. Les trois nations pratiquent le "teisakiwin", la tente tremblante, qui suppose l'intervention d'un chaman auprès des esprits afin d'avoir des révélations. Les missionnaires tentent d'éliminer ces croyances et

entrent en conflit avec les chamans.

Contact avec les Blancs

La nécessité oblige les Blancs à prendre contact avec les Indiens. Ils en ont besoin pour survivre dans cet univers étranger et le contact se poursuit pour des raisons commerciales. Les Indiens assurent le commerce de la traite des fourrures et en même temps on s'assure de leur neutralité ou de leur aide en temps de guerre. Le contact permanent par la colonisation se fait assez tard dans le nord-est ontarien, à la fin du XIX^e siècle. Le lien se fit par le commerce ou le contact religieux. Les Indiens ont fourni aux Blancs des moyens de transport, des vêtements adaptés au pays, des légumes, des herbes médicinales. Mais l'apport le plus grand, et celui qui le détruira, c'est la fourrure. L'Indien guide le Blanc dans ses explorations et découvertes ne sachant pas que chaque découverte lui fait perdre ses terres.²⁸

De culture plus évoluée, le Blanc ne se soucie guère de l'indigène mais le perçoit comme moyen d'arriver à son but. L'alcool et les fusils accélèrent le procédé d'aviilissement. Le marchand lui enlève sa vie traditionnelle sans la remplacer par une autre aussi respectable, le missionnaire tente de l'aider mais lui enlève ses croyances ancestrales et finalement le colon lui enlève son territoire.²⁹

Les Indiens deviennent des "récolteurs de fourrure" en échange pour le fer. Il travaille pour obtenir des objets non accessibles dans son ancienne culture mais devient l'esclave d'une culture qui lui reste fermée. Le retour en arrière signifie la famine ou la mort, la route devant lui rester fermée. Les nations souffrent de pressions sociales, économiques et démographiques. Elles n'arrivent pas à s'adapter aux changements rapides. La structure politique assez faible ne peut offrir un secours. Au XIX^e siècle les tribus nomades ne peuvent survivre de façon traditionnelle et sont obligées d'aliéner leurs terres en échange pour des réserves.

Aliénation des terres

"Les habitants indigènes qui occupaient les terres étaient les sujets des chefs des Etats colonisateurs".³⁰ La période impériale place les Indiens sous contrôle militaire jusqu'en 1796 et ensuite ce pouvoir oscille entre les militaires et le Lieutenant-Gouverneur jusqu'à l'Union des Canadas. Par la suite, les affaires indiennes se promènent d'un ministère à l'autre.

Le problème des Indigènes ne fut pas aigu au Canada. La colonisation assez lente du nord-est ontarien permit au gouvernement de s'infiltrer de façon imperceptible dans le territoire. A partir de 1836 les traités cédant les terres de la région commencent. Le projet de Bond Head en 1836 est le signal de cession des terres. Les traités démontrent le refus des Blancs de s'occuper des Indigènes mais par la même action ils se garantissent les richesses économiques liées au bois et aux minéraux.

Trois traités couvrent le nord-est ontarien. Le premier date de 1836 lors du projet de F. Bond Head pour isoler les Indiens sur l'île Manitouline. Le traité 45 ou traité de l'île Manitouline cédait l'île comme réserve pour les

Ojibwés et les Outaouais. Le traité 94, daté du 6 octobre 1862 confirme la possession d'une partie seulement des terres réservées en 1836.³¹

Le traité Robinson-Huron, signé le 9 septembre 1850, couvre la région du nord du lac Huron et les terres intérieures. En vertu de ce traité, 17 réserves sont créées en échange pour des milliers d'acres de terrain. Les Indiens reçoivent une rente à perpétuité de \$4. par personne, mais ils perdent aussi tous les droits sur les minéraux de leurs réserves.

L'intérêt suscité par les minéraux et le bois du nord-est ontarien conduira au dernier traité de la région, le traité no. 9, signé en 1905. Ce traité vise cette partie des terres dont les eaux se déversent dans la baie d'Hudson, en tout 80,000 milles carrés. Des adhésions en 1929 et 1930 ajoutent 128.000 milles carrés à cette superficie. En retour, les Indiens auront dix-huit réserves, encore sans droits réels, sauf les permissions de pêche, de piégeage et de chasse. Vers 1930, toutes les terres indiennes à l'intérieur de la province de l'Ontario étaient cédées.

Les réserves maintiennent une organisation politique intérieure mais sans pouvoir réel. Les droits fonciers demeurent sous l'autorité de la couronne. Les gens tentent de vivre de chasse et de pêche, mais ils en sont incapables, ce qui les porte à avoir recours aux subventions gouvernementales. "A vrai dire, le peuple indien n'a pas été et n'est pas encore considéré comme maître de son propre destin".³²

Notes

1. Saunders, A., *Algonquin Story*, p. 3.
2. Copway, G., *The Traditional History and Characteristic Sketches of the Ojibway Nation*, p. 24.
3. Jenness, D., *Indians of Canada*, p. 277.
4. Assiniwi, B., *Histoire des indiens du Haut et du Bas-Canada*, p. 66.
5. Jenness, D., *op. cit.*, p. 274.
6. Assiniwi, B., *op. cit.*, p. 35.
7. Jenness, D., *op. cit.*, p. 284.
8. Pakkala, H., Hrnjez, M., *French River: Route to the Past*, p. 6.
9. *Ibid.*, p. 6.
10. Assiniwi, B., *op. cit.*, p. 43.
11. *Ibid.*, p. 41.
12. Jenness, E., *The Indian Tribes of Canada*, p. 23.
13. Pakkala, H., Hrnjez, M., *op. cit.*, p. 7.
14. Saunders, A., *op. cit.*, p. 3.
15. Quimby, G., *Indian Life in the Upper Great Lakes*, p. 124.
16. Saunders A., *op. cit.*, p. 5.
17. Assiniwi, B., *op. cit.*, p. 50.
18. Quimby, G., *op. cit.*, p. 122.
19. Honigmann, J., *The Attawapiskat Swampy Cree*, p. 39.
20. *Ibid.*, p. 41.
21. *Ibid.*, p. 27. L'auteur explique de façon détaillée comment la préparation des peaux se fait selon la tradition.

22. Jenness, I., *op. cit.*, p. 18.
23. Saunders, A., *op. cit.*, p. 24.
24. Pakkala, H., Hrnjez, M., *op. cit.*, p. 13.
25. Assiniwi, B., *op. cit.*, p. 36.
26. Jenness, D., *op. cit.*, p. 28.
27. Quimby, G., *op. cit.*, p. 126.
28. Jenness, D., *op. cit.*, p. 250.
29. Walsh, G., *Indians in Transition*, p. 51.
30. Affaires indiennes, *Histoire de la politique indienne*, p. 1.
31. Lavolette, G. "Notes on the Aborigines of the Province of Ontario", in *Anthropologica*, 4-5, 1937, p. 82.
32. Affaires indiennes, *op. cit.*

Bibliographie

- Affaires indiennes, *Histoire de la politique indienne*, 1975.
- Affaires indiennes, *Les indiens du Canada*, 1975.
- Affaires indiennes, *The Historical Development of the Indian Act*, Treaties and Historical Research Centre, P.R.E. Group, Indian and Northern Affairs, 1978.
- Assiniwi, Bernard, *Histoire des indiens du Haut et du Bas Canada*, 3 vol. Ottawa, Editions Léméac, 1973.
- Brizinski, M., *River Channels and Beach Ridges: An Archeological Survey of the Mississagi Delta, Algoma*, Report no 2 of Archeological Survey of Laurentian U., 1975.
- Bucksar, R.G., *Bibliography of Socio-Economic Development of Northern Ontario, Northwest and Northeast Regions*, 1968.
- Cadieux, L., *De l'aviron à l'avion*, Montréal, Editions Bellarmin, 1961.
- Commission d'études des revendications des Indiens, *Indian Claims in Canada*, Ottawa, 1975.
- Copway, G., *The Traditional History and Characteristic Sketches of the Ojibway Nation*, London, Charles Gilpin, 1850.
- Crighton, V., *Pioneering in Northern Ontario, History of the Chapleau District*, Belleville, Mika Publishing Co., 1975.
- Department of Citizenship, *Indians of Ontario*, Ottawa, 1962.
- Honigmann, J., "The Attawapiskat Swampy Cree, An Ethnographic Reconstruction", *Anthropological Papers of the University of Alaska*, p. 24-82.
- Jenness, Diamond, *Indians of Canada*, Ottawa National Museum of Canada, Bulletin 65, Anthropological Series no 15, 1932, 443 p.
- Jenness, Eileen, *The Indian Tribes of Canada*, Toronto, Ryerson Press, 1933.
- Lavolette, Gontran, "Notes on the Aborigines of the Province of Ontario", *Anthropologica*, 4-5, 1937, p. 79-106.
- Mackay, D., *Bibliography of Indian Related Material for Primary Teachers*, Canadian Association in support of the Native People.
- Pakkala, Helen, Hrnjez, Millie, *French River: Route to the Past*, Sudbury, The French River Heritage, 1979.
- Quimby, G., *Indian Life in the Upper Great Lakes 11,000 B.C. to 1800 A.D.*, Chicago, U. of Chicago Press, 1960.
- Saunders, Audrey, *Algonquin Story*, Department of Lands and Forests Gouvernement de l'Ontario, 1963.
- Service canadien d'ethnologie, *Papers of the Sixth Algonquian Conference*, Dossier 23, 1974.
- Soeur Paul-Emile, *Amiskawaski, La terre du Castor*, Ottawa, Un. d'Ottawa.
- Walsh, G., *Indians in Transition*, Toronto, McClelland and Stewart, 1971.

LES POSTES DE TRAITE ET LES ROUTES DE CANOT (1760-1821)

par Joanne RHEAULT

A/ Les postes de traite

1. Postes de traite des Français dans la région du nord-est ontarien.

FORT ABITIBI, situé sur la rive est de la rivière Duparquet, près de l'embouchure du lac Abitibi, construit en 1686. Il est muni de palanques et a été occupé de 1686 à 1763, pour faire compétition à la Cie de la Baie d'Hudson.

MAISON FRANÇAISE (Fort des Français), sur la rive sud-ouest du Pertuis du lac Abitibi, construit en 1685 sur une péninsule qui contrôlait l'entrée du lac Abitibi.

FORT TEMISKAMINGUE (Ausbatswenawek, mot algonquin signifiant "étroit" - variante: Opatchionang), situé à l'embouchure de la rivière Montréal, qui se jette dans le lac Témiskamingue, sur une île. Construit en 1679 par la Compagnie du Nord (Charles Lemoine, Ste-Hélène, Iberville et Maricourt).

LANGUE DE TERRE, sur le lac Miskiton, à l'entrée de la rivière Montréal. Il se peut que Langue de terre ait été une colonie française avant que le poste ait été établi.

GRAND LAC, sur le lac Victoria, probablement un avant-poste du lac Témiskamingue.

WASWANUPI, sur le lac Waswanipi, au nord-est du lac Abitibi, avant-poste du fort Abitibi.

FORT PISCOUTAGAMI (nom changé en celui de St-Germain), au débouché du lac Piscoutagami (Nighthawk, à 45 milles au sud-ouest du lac Abitibi), construit en 1673 par Charles, sieur de La Tourette.

FORT ST-GERMAIN, dont la situation est incertaine, soit le lac Frederick House, soit que le nom indien (Waratowaca) indique que ce fort se situait sur le lac Nighthawk (Piscoutagami). Poste du Sieur de St-Germain, construit en 1673 (reconstruit en 1684) pour couper presque toutes les voies des sauvages du Nord, pour les empêcher de descendre à la Baie d'Hudson. Occupé de 1673 à 1763, il fut probablement détruit par les Français à la cession du Canada.

MICHIPICOTEN, sur la baie de Michipicoten, au lac Supérieur, à l'embouchure de la rivière Magpie. Construit en 1700 environ, et commandé (en 1739) par Marin et Douville, qui avaient obtenu un congé de traite du poste, il fut le principal fort des français dans la région du lac Supérieur et la principale source d'approvisionnement en fourrure de l'ouest et du nord-ouest.

NYMAN, site archéologique, découvert sur la rive opposée au site historique

de Michipicoten. Des fouilles ont montré que les items retrouvés auraient pu provenir d'un poste en opération dans cette région après 1725. Les artefacts retrouvés datent de la période 1670-1760.

SAULT-STE-MARIE, près des rapides du Sault-Ste-Marie, sur la rive nord. Fort français construit peu après l'abandon du poste par les jésuites.

FORT SAUVAGE (Fort Sault-Ste-Marie), 2^e fort, situé sur la rive sud du Sault, à l'ouest de l'île St-George. Construit en 1750, il comprenait une palissade de 110 pieds de côté, entourant plusieurs maisons. A l'origine, la mission jésuite du Père Marquette occupait l'emplacement (1668). Il fut abandonné en 1755.

FORT BRADY, sur le site de la mission jésuite du Sault-Ste-Marie, construit en 1760-61. Il capitula aux mains des Anglais, fut visité par A. Henry en 1762, fut partiellement brûlé par Pontiac en 1763. Occupé par les forces britanniques après la guerre de l'Indépendance, jusqu'en 1796.

FORT LA RONDE, près d'un village indien à l'embouchure de la rivière La Vase, sur le lac Nipissingue. Construit en 1750.

MATTAGAMI, sur le lac Mattagami, construit avant 1700, probablement un avant-poste du Fort St-Germain (Piscoutagami).

FORT STE-ANNE (Fort Albany), à l'embouchure de la rivière Albany. Construit en 1683, il fut fortifié, défendu par quatre bastions et armé de 43 fusils. Il fut capturé par le chevalier de Troyes en 1686 et les Français l'occupèrent en 1686-1689, 1692-1693, 1695-1696, 1704-1763.

FORT BOURBON (Fort Moose), situé à 15 milles de l'embouchure de la rivière Hayes. Construit en 1682, par Radisson et Des Groseillers, pour s'emparer de la traite sur la Baie d'Hudson. Occupé par les Français de 1682 à 1684, il capitula quand Radisson et Des Groseillers se joignirent à la Cie de la Baie d'Hudson.

FORT ST-LOUIS (Fort Moose), à l'embouchure de la rivière Moose, construit par les Anglais en 1673, capturé par le chevalier de Troyes en 1686. (Voir infra FORT MOOSE).

2. Postes de traite de la Compagnie de la Baie D'Hudson

FORT ABITIBI, sur la rive est du lac Abitibi, construit en 1686, devint en 1783 un important avant-poste de Moose Factory. Après le rappel des troupes françaises en 1760, il fut occupé par des marchands indépendants et, en 1774, par la Cie de la Baie d'Hudson.

En 1783, la Cie du Nord-ouest construisit un 2^e poste, qui devint la possession de la Cie de la Baie d'Hudson en 1821. Il était situé dans le pertuis du bas du lac Abitibi.

FREDERICK HOUSE, situé au confluent des rivières Abitibi et Frederick House construit en 1783, fermé en 1794, alors qu'un second poste s'établit au vieux fort St-Germain, à la sortie du lac Nighthawk. Fermé

en 1820, il fut ouvert à nouveau en 1822. La construction du chemin de fer a détruit presque entièrement le site original.

En raison de la rivalité entre la Cie de la Baie d'Hudson et la Cie du Nord-Ouest, ce poste n'était pas profitable aux Anglais, mais causait un embarras aux Canadiens du Fort Temiskamingue.

KENOGAMISSI LAKE HOUSE, situé au nord du lac Kenogamissi, rive ouest, à cinq milles en amont de l'embouchure de la rivière Mattagami. Construit en 1794 par John Mannall, ce poste avantageux avoisinait les terres cultivables et donnait sur la route des Indiens de Langue de Terre, qui demeuraient dans la proximité du nouveau fort. Le Conseil de direction de Fort Moose avait l'intention de remplacer Frederick House par ce fort, mieux situé.

WYASKASH, situé à 35 milles de Flying Post, entre Kenogamissi et les lacs Ground Hog sur le lac Akweska. Construit avant 1818, c'était un avant-poste du Kenogamissi Lake House.

PUSQUACHAGAMI, avant-poste de Kenogamissi Lake Ho.

TEMISKAMING, poste important devenu quartier général pour la région et possession de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821.

MICHIPICOTEN, situé sur la baie de Michipicoten, sur le lac Supérieur, rive sud de la rivière, à un demi mille de son embouchure. Ce poste supérieur comprenait plusieurs bâtiments et fut la propriété de la Cie de la Baie d'Hudson au début des années 1700, abandonné par Thomas en 1803. La Cie du Nord-Ouest en avait le contrôle lorsqu'il devint la possession de la Cie de la Baie d'Hudson en 1821. Il fut fermé en 1900.

Au cours des travaux d'excavation entre 1969 et 1971, on retrouva le site, à quelques milles de Wawa. Ce poste servait de résidence à l'agent des ventes (factor), de magasin de provisions et de traite. Les artefacts retrouvés datent surtout du XIX^e siècle (céramique anglaise datant de 1890-1920).

AGAWA, situé dans le parc provincial du lac Supérieur, sur la rive sud de la rivière Agawa. Construit vers 1830, ce poste servait de satellite du Fort Michipicoten ainsi qu'à la bande Agawa des Ojibwés.

FORT WHITEFISH LAKE (Sault-Ste-Marie), situé sur le lac Whitefish, à 15 milles au nord de la Baie Georgienne, construit après 1800.

Les fouilles archéologiques de la région indiquent qu'il était important. Il en subsiste peu d'artefacts ainsi qu'une poudrerie, maintenant transformée en "bogus block house".

WHITEFISH POST (district de Sudbury), situé au sud du centre minier,

FORT LA CLOCHE, situé à l'embouchure du lac La Cloche, sur la rive nord de la baie Georgienne, à environ 10 milles à l'est de l'embouchure de la rivière Spanish.

NIPISSING HOUSE, premier poste situé sur la baie de Callander au lac Nipissing. Construit avant 1850, le site archéologique n'a pas encore été retrouvé. Après la construction du Pacifique Canadien, le poste fut transporté à North Bay, à cinq milles au nord, sur la baie du lac Nipissing, à la fin du portage du lac à la Truite.

Site historique à LONG BEACH, au lac à la Truite (district de North Bay). Parmi les artefacts retrouvés: une perle de traite, des balles de mousquet, un couteau de traite, une médaille de St. François-Xavier, de modèle franciscain.

RIVIÈRE PICKEREL, emplacement d'un poste déterminé par le Ministère des Ressources Naturelles, près de l'embouchure de la rivière des Français. Les archéologues n'y ont pas encore fait d'enquête.

NEW POST, situé sur la rive droite de la rivière Abitibi, près de l'embouchure de New Post Brook, construit avant 1880 et encore en opération.

FORT MOOSE (Hayes Island Post), situé sur une île dans le delta de la rivière Moose, qui se déverse dans la baie James (à 6 ou 7 milles de la baie). Construit en 1686, il possède un havre excellent et d'amples réserves de fourrures. Palissades de 18 pieds de hauteur, 100 pieds de long, avec quatre bastions. Construit par Radisson et Des Groseillers, qui le cédèrent aux Anglais. Capturé par les Français (De Troyes) en 1686, nommé successivement Fort St-Louis, Fort Bourbon, Fort Monsipi, Fort Monsoni, il fut repris par les Anglais en 1693 et nommé Fort St-Louis.

En 1713, le Traité d'Utrecht reconnut le Fort comme possession britannique, mais il fut détruit par les Français en 1730 et par le feu en 1735; repris par les Français en 1695, par les Anglais en 1696, à nouveau par les Français en 1704 jusqu'à 1763. Les Anglais l'occupèrent par la suite.

MOOSE FACTORY, située à un demi-mille du site original sur la même île que le Fort Moose. Le poste fut reconstruit en 1730 à un mille et demi en amont de la rivière.

ALBANY HOUSE, située sur des emplacements variés: la carte Arrowsmith la situe sur un embranchement de la rivière Berens (1854), une autre carte (1851) sur le lac Family et une troisième au Lac Hinds (1855) sur le bout nord d'un petit lac à 50 milles au sud-est du lac Family. Construit vers 1830, c'est avant-poste du poste Berens.

ÎLE CHARLTON, située dans la baie James. Ce poste a été érigé en 1680 comme entrepôt fortifié et dépôt de ravitaillement pour fournir les

postes sur la baie James. Le capitaine James construisit une maison sur cette île.

HANNAH BAY HOUSE, située à 60 milles à l'est du Fort Moose, à l'embouchure de la rivière Harricanau, dans la baie Hannah. Ce poste est indiqué dans les listes de forts de la Cie de la Baie d'Hudson de 1857, 1869, 1872. Fermé avant 1894.

ALBANY, situé sur une île à l'embouchure de la rivière Albany, sur la rive sud. Construit par le gouverneur Seargeant en 1683, le poste fut fortifié pour la défense contre les Français. Capturé par les Français en 1686, il fut nommé Fort Ste-Anne (Chechouan, Chichitouan, Chechewan, Quichechouane). En 1689, il fut repris par les Anglais; en 1692, par les Français; en 1693, par les Anglais.

ONASBURG (aussi nommé Albany House), à l'extrémité est du lac St-Joseph (Ont), poste construit en 1786 pour décentraliser le commerce de la Cie du Nord-Ouest sur le lac Nipigon et pour décourager les Indiens de faire la traite avec cette compagnie. Poste reconstruit en 1794, fermé entre 1810 et 1815, réouvert en 1815 et encore en activité. En 1961-1965: fouilles archéologiques de Walter Kenyon.

HENLEY HOUSE, situé à 150 milles en amont de la rivière Albany, au confluent des rivières Albany et Henley. Construit en 1720 par la Cie de la Baie d'Hudson, ce poste a été fortifié pour prévenir les empiètements des marchands français qui avaient érigé un poste à 120 milles du fort Albany. Il semble avoir été détruit par les Français dans la période 1720-1760. Il n'est plus mentionné dans les listes de forts depuis 1857.

FORT HOPE, situé sur la rive sud du lac Ebamet (88° ouest x 51° 30 nord) dans la région de la rivière Albany.

MAMATTAWA (à l'origine nommé South River Post), situé au confluent des rivières Kenogami et Kabinakagami, à 75 milles au sud de Henley House, construit en 1796, reconstruit plus tard à 30 milles du site original, à l'embouchure de la rivière Wabashi, sur la rive droite. Renommé English River House en 1880.

NAGAGAMI, situé à l'embouchure du tributaire de la rivière Albany et du lac Nagagami. Poste d'hiver.

BRUNSWICK HOUSE, situé sur la rivière Missinaibi, sur la rive nord, à l'embouchure de la rivière Opatatika. Poste fortifié construit en 1774, pour faire échec aux Canadiens établis à Michipicoten. Abandonné en 1790.

NEW BRUNSWICK HOUSE (Miabanish House), situé sur la rive ouest du lac Brunswick, près de l'embouchure. Construit en 1788, ce poste important comprenait palissade et fossés, plusieurs bâtiments, forge, magasin, sur 300 mètres carrés. Sa position centrale, très avantageuse, rendait les communications plus faciles avec les autres postes: Henley, Albany, Kenogamissi, Abitibi, Michipicoten et Gloucester. Il fut fermé

peu après 1894. Agents: Charles McCormick (1816), George Gladman.

3. Postes de la Compagnie du Nord-Ouest

ABITIBI, situé sur la rive est du lac Abitibi, à l'embouchure de la rivière Abitibi, construit en 1686 (!) par les Français, qui l'occupèrent jusqu'en 1763. Des marchands indépendants l'occupèrent après le rappel des troupes françaises en 1760. La Cie de la Baie d'Hudson s'y établit en 1774.

Un second fort fut construit à 30 milles du premier, dans le pertuis du lac Abitibi, sur la rive sud-est. Des marchands indépendants l'occupèrent jusqu'en 1783 et, par la suite, la Cie du Nord-Ouest.

MATTAGAMI, situé sur la rive sud de la rivière Moose (rivière Mattagami), construit en 1788 (!).

MATTAWAGAMINGUE, situé sur le lac Mattagami, à 30 milles à l'ouest de Kenogamissi, à côté du poste des Canadiens. Construit comme avant-poste du Fort Moose en 1814, pour répliquer aux Canadiens, qui avaient érigé un poste à côté du leur sur le lac Brunswick. Agents: George Budge, James Kellock (1816).

NEW POST, situé sur la rivière Kenogami, à 30 milles en aval du poste Mamattawa, à l'embouchure de la rivière Wakashi, construit en 1860, Le poste de Mamattawa déménagea au site de New Post en 1860; il fut fermé en 1880.

MISSINAIBI, situé sur le lac Missinaibi, à l'embouchure de la rivière Missinaibi. Construit en 1777, il fut alimenté par Wapiscogami House, pour remplacer New Brunswick House. Brulé et reconstruit, ce poste continue ses activités, sous le nom de New Brunswick House.

WAPISCOGAMI HOUSE, situé sur la rive ouest de la rivière Missinaibi, à 1/2 mille du ruisseau Wapiscogami et à 120 milles au sud ouest de Moose Factory. Construit en 1776-77, ce poste considérable comprend plusieurs bâtiments, des animaux domestiques (vaches, cochons), un jardin. Il servait de poste de ravitaillement pour les postes situés entre Moose Factory et le lac Supérieur, de poste d'arrêt pour les agents de traite et les explorateurs, pourvoyait aux besoins de Moose Fort v.g. le bois de bouleau pour la fabrication des manches. Il fut abandonné en 1791 en faveur du poste de New Brunswick House.

TEMAGAMI (Témagamingue), situé à l'extrémité sud de l'île Temagami, dans le centre du lac, construit en 1820, transféré à Bear Island en 1875, à cause de l'opposition d'un agent de traite nommé Alexander Duke. Toujours en opération.

BATCHAWINNA, situé sur la rive nord du lac Supérieur, à 25 milles au nord de Sault-Ste-Marie, construit avant 1817. Petit poste situé sur la route de Montréal au Fort William.

CAPOONGAMI, situé à Capoonacaugamy, à deux jours de voyage du lac Brunswick, construit en 1792, abandonné l'année suivante, car le poste de New Brunswick empêchait les Indiens d'y aller; de plus il était difficile à ravitailler du poste de Michipicoten.

CHARLTON ISLAND (Fort St-Andrew), sur l'île Charlton, construit en 1803, érigé en vue d'obtenir des droits de passage sur la baie.
Agents: McTavish (propriétaire), Thomas Cameron.

DEVIL'S ISLAND, situé sur l'île en face du poste de Frederic House, alimenté par le poste Abitibi, pour faire échec à la traite de la Cie de la Baie d'Hudson à Frederick House. Agents: Isaac Constant, Peter Grand, André Chénier.

HANNAH BAY, situé à l'embouchure du ruisseau Wapiscogami, face au poste de la Cie de la Baie d'Hudson, construit en 1801.

HAYES ISLAND, situé sur l'île Hayes à l'embouchure de la rivière Moose, construit par Shaw et McTavish. Agent: Alexander McDougall.

EAST MAIN RIVER POST, situé à l'embouchure de la rivière East Main.

FLYING POST, situé sur le lac Weenusk (Harwood Lake!), construit en 1800 par Donald McKay et George McBride, avant-poste destiné à couper la traite de la Cie de la Baie d'Hudson à Kenogamissi.

KWATABOACHEGAN, situé sur le ruisseau Kwataboachegan qui se jette du nord ouest dans la rivière Moose (au bas du fort Moose, poste temporaire construit en 1801.)

LA CLOCHE, situé sur la rive nord de la baie Georgienne du lac Huron, à l'embouchure du lac La Cloche, à environ 10 milles de la rivière Spanish, construit vers 1790. Nom dérivé d'une roche dans un champ. Quand celle-ci est frappée, elle résonne comme une cloche.

LA RONDE, situé à l'embouchure de la rivière La Vase.

LITTLE CURRENT (Petit Courant), situé sur l'île Manitouline, sur un promontoire au nord-est de l'île, à mi-chemin sur la route de Montréal à Fort William.

TATAWAGAMINGUE (Mattagami), situé sur le lac du même nom, à 30 milles à l'ouest du poste anglais de Kenogamissi. Ce poste se trouve sur la rive ouest de la rivière Matawagamingue, à l'embouchure de la rivière.

MATTAWA HOUSE, situé au confluent des rivières Mattawa et Ottawa, construit en 1784, comme avant-poste du Fort Témiskamingue, occupé de 1784 à 1821,

MEASHAQUAMI (Opastika Lake Post), situé dans le district de Témiskamingue, sur le lac Opastika, construit en 1798.

MICHIPICOTEN, vieux fort français situé sur la rive sud de l'embouchure de la rivière Magpie, construit en 1760-63. Occupé par la North West Co. après la cession du Canada, jusqu'en 1821.

MISSINAIBI LAKE POST, sur le lac Missinaibi, construit en 1800.

BRUNSWICK, situé à côté du poste anglais établi sur le lac Brunswick.

PIWASKIA CREEK (Wapiscogami), situé sur le ruisseau Pivaskia, construit en 1780, en opération de façon intermittente jusqu'en 1806.

RIVIÈRE DU MOINE, près de l'Abitibi, construit en 1792. Ce poste, ainsi que deux autres - DEUX MONTAGNES (lac des Deux Montagnes) et LANGUE DE TERRE (environs du Fort Témiskamingue) appartenaient à Beaubien DesRivières, qui se coalisa avec la Cie du Nord-ouest en 1797. Agents: St-Germain à la Rivière Du Moine et Coursolle à Langue de Terre.

WHITE FISH, situé aux rapides de Wite Fish, sur le lac Ontario, construit en 1797-98. Les agents de la Cie du Nord-ouest y ont construit une écluse pour les canots d'affrètement (canots maîtres). Description: écluses de 1/2 mille de longueur, de 8 pi. 9 po. de largeur avec hauteur de chute de 9 pi. pour le passage des canots. Ces écluses furent détruites en 1813 par des troupes américaines de l'île Mackinac. Fort et établissement furent pillés. En service jusqu'à l'union des deux compagnies en 1821.

ST-JOSEPH, situé à l'extrémité sud de l'île St-Joseph, près de l'embouchure du Sault-Ste-Marie, construit en 1792. Les troupes britanniques avaient érigé un poste sur ce site en 1765. On y construisit des canots desservant les postes à l'intérieur du continent.

STURGEON RIVER HOUSE, situé sur la rivière de l'Esturgeon, près du lac Nipissing, à environ quatre milles des chutes à l'Esturgeon.

TEMISKAMIGNUE, La Cie du Nord-Ouest y occupa les forts français dans la région ainsi que les avant-postes (Fort Abitibi, Waswanipi, Grand Lac, Frederick House, Matamawagamingue, Flying post). Des marchands écossais occupèrent ce poste après la cession du Canada et, par la suite, la Cie du Nord-Ouest.

WASCOBAR, situé sur le lac Wascobar, construit en 1790, occupé par la Cie du N.-O. durant quelques années.

B/ Les routes de canots

Dans le nord-est ontarien, il y avait deux routes principales dont les voyageurs se servaient. La première partait des chutes de Lachine - près de Montréal - , remontait l'Ottawa et se dirigeait soit au nord soit à l'est du nord-est ontarien. La deuxième partait du lac Supérieur pour arriver à la baie James, soit par la rivière Albany, soit par la Missinaibi. Il y avait aussi plusieurs routes secondaires qui permettait d'accéder à divers postes.

La route de Montréal

Cette route fut suivie pendant presque deux siècles par les Français et leurs successeurs. Au XVII^e siècle, les Algonquins contrôlaient cette route.

Les étapes étaient les suivantes:

- Point de départ: Lachine
- Ste-Anne: à deux milles de l'extrémité ouest de l'île de Montréal
- portage ... lac des Deux Montagnes
- rivière Ottawa ... 15 milles ... rapides
- portage... de Chaudière no 1 ... 643 pas
- portage... de Chaudière no 2 ... 700 pas
- rivière Ottawa... 6 milles
- portage... des Chênes ... 740 pas
- lac des Chaudières ... 30 milles
- portage ... des Chats ... 274 pas
- lac des Chats ... 18 milles, à Grand Calumet
- portage... du Fort ... 245 pas
- décharge des Sables ... 135 pas (décharge où seulement les provisions sont portées)
- portage... Montagne... 385 pas
- décharge... ... 250 pas
- portage... Grand Calumet (portage le plus long sur la route) ... 2035 pas
- rivière Ottawa... 6 lieues au lac Coulonge
- décharge des Allumettes... 342 pas
- portage... des Allumettes... 25 pas
- rivière Ottawa ... 7 lieues à Deep River ... 36 milles de long
- portage... des Joachims no 1 926 pas
- portage... des Joachims no 2 720 pas
- rivière Ottawa ... 9 milles à la rivière du Moine ... 4 lieues... décharge
- portage ... Roche Capitaine... 797 pas ... 6 lieues
- portage ... Deux Rivières... 820 pas, 3 ligues
- décharge ... du Trou ... 300 pas
- rapides Léveillée et Mattawan (Mattawa) ... 36 milles jusqu'à l'embouchure de la rivière Mattawa (à 400 milles de Montréal)

Route divergente vers l'ouest ontarien

De la rivière Mattawa au lac Nipissingue

- portage ... Plein Champ... 319 pas
- décharge de Rose ... 145 pas
- décharge de Campion... 184 pas

- portage ... Grosse Roche... 150 pas
- portage... Paresseux... 402 pas
- portage... de Prairie... 287 pas
- portage ... la Cave... 100 pas
- portage ... de Talon... 275 pas
- portage... Pain de Musique..456 pas (difficile, beaucoup d'hommes y perdirent la vie)
- portage... de la Tortue ... 83 pas
- lac de la Tortue
- portage... Height of Land... 1513 pas
- un mille pour arriver au ruisseau La Vase.
- portage ... La vase... 725 pas
- rivière de la vase
- lac Nipissingue
- marais ... 2 milles 124 pas
- 6 milles au lac Nipissingue (longueur: 12 ligués)

Route du lac Nipissingue jusqu'à Grand Portage sur le lac Supérieur

- lac Nipissingue ... 12 lieues
- Rivière des Français ... 25 lieues
- arrivée au lac Huron.
- portage... de Pins... 52 pas
- portage... de la Faucille... 36 pas
- portage... Parisienne... 100 pas
- portage... Récollet... 45 pas
- lac Huron... 50 lieues pour arriver à la rivière Thessalon
- 10 lieues ... à Détour
- 6 lieues... arrivés à l'île St-Joseph (à 40 milles de Michilimakinac, à 50 milles des chutes Ste-Marie)

La compagnie du Nord Ouest suivait cette route jusqu'en 1800, quand elle adopta la route via la rue Yonge.

Routes divergentes vers le Nord-Ontario

1^{ère} route vers le nord pour arriver à Moose, (dont De Troyes se servit pour attaquer le fort Moose).

Point de départ: Montréal
 route de la rivière Ottawa
 lac Abitibi
 rivière Abitibi
 rivière Moose

2^e route vers l'est pour arriver à Moose (route protégée par le fort Michipicoten).

rivière Ottawa
 rivière Mattawa
 lac Nipissingue
 baie Georgienne
 rivière Missinaibi
 rivière Moose